

TEMPERATURE

Du 14 mai 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 14 mai — Indications pour la Louisiane — Temps — ondes mardi et mercredi; vents frais du sud.

A NOS LECTEURS,

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que Mrs. Mayence, Fayre & Co, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, nos correspondants à Paris, mettent avec empressement leur bureau à notre disposition, permettant à nos amis qui iront à Paris durant l'Exposition Universelle de 1900, de lire la collection de notre journal que nous enverrons régulièrement par chaque courrier. De cette manière nos compatriotes pourront, pendant leur séjour dans cette ville, s'adresser à nos correspondants qui leur communiqueront immédiatement les exemplaires de notre journal qu'ils désireront lire.

LA RÉUNION

— DE LA —

LEGISLATURE

C'est avec un véritable bonheur et sans éprouver la moindre appréhension pour l'avenir, que nous voyons aujourd'hui la législature de la Louisiane se réunir à Baton Rouge. Les dernières élections ont donné d'excellents résultats. Le parti démocrate l'a emporté sur toute la ligne. Plus de ces oppositions broilonnées et bryantées, comme il s'en trouve trop souvent dans les assemblées législatives; plus de ces discussions vagues sur la politique générale, qui font perdre tant de temps aux législatures et n'ont, généralement, pour effet que de retarder les réformes les plus urgentes et d'entraver le véritable progrès. Tout le monde est d'accord sur ces graves sujets, et l'on peut songer à travailler à améliorer notre administration dans ses détails les plus minutieux, sans redouter des discussions interminables ou des oppositions violentes.

D'un autre côté, nous avons, à la tête de l'Etat, des hommes d'une habileté et d'une intégrité reconnues par tous; des hommes qui se sont, depuis longues années déjà, conquis l'estime et la confiance publiques — l'Hon. M. Foster, par exemple; son successeur, l'Hon. M. Heard, et l'Hon. M. Estopinal, trois hommes extrêmement populaires, de vrais patriotes, de sincères et dévoués démocrates. Tout nous arrive à souhait, au moment où nous en avons le plus impérieux besoin. Mettons nous donc résolument à l'œuvre, et nous pourrons, sans beaucoup de peine, accomplir de grandes choses. Une seule question semble, suivant certaines gens, devoir apporter quelque division dans la population, celle du Service Civil. Il y a encore

parmi nous de braves gens qui s'imaginent que tout sera perdu si l'on touche à ce que l'on appelle la rotation des emplois. Nous nous permettons de n'être pas complètement de cet avis. Toute bonne administration n'est possible qu'avec des employés éclairés et surtout expérimentés. Il y a des capacités qui ne s'improvisent pas, parce qu'elles sont le fruit d'un long travail et d'une longue habitude. Nous avons vu, parfois, avec chagrin, des administrateurs excellents quitter forcément leur emploi, au moment même où ils en avaient saisi tous les secrets, et livrer la place à des novices qui avaient toute une éducation à faire pour s'élever au degré de savoir qu'avaient atteint leurs prédécesseurs.

Qu'il y ait plus d'une déféction dans la loi actuelle sur le service civil et sur les applications que l'on en a faites, personne ne le conteste. S'il y a quelques déféctions, faisons-les disparaître; s'il y a des examens qui n'atteignent pas et ne peuvent pas atteindre le but poursuivi, réformons les; s'il y a quelques lacunes, essayons de les combler. Mais, pour Dieu, ne divorçons jamais avec le bon sens, qui exige que la place aille toujours trouver la capacité. La capacité, telle est la loi suprême dans la distribution des emplois. Hors de là, pas de salut, pour une administration, quelle qu'elle soit.

LA CATASTROPHE

— DU —

CHAMP DE MARS.

La catastrophe du Champ de Mars, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans la première heure, a excité à Paris une profonde et légitime émotion. Les victimes, parmi lesquelles était un enfant, appartenait presque toutes à cette catégorie de promeneurs dominicains, petits bourgeois ou gens du peuple, bons travailleurs qui n'ont qu'un jour par semaine pour respirer un grand air et se délasser. Ils s'étaient dirigés tout naturellement du côté de cette Exposition qui bante depuis des mois les imaginations populaires, comme la nouvelle merveille du monde, le suprême et miraculeux effort du génie humain. Où ils venaient, confiants, pour admirer le génie humain en travail ne leur réservait qu'une mort hideuse et traitresse.

Après le tribut de douloureuse compassion payé aux morts et aux blessés, après le mouvement d'insurrection contre le destin que soulèvent toujours ces sacrifices à l'obscur Moloch, il convient toutefois, puisqu'après tout la vie, selon le mot du poète, poursuit sa marche en avant par delà les tombeaux, il convient de reprendre son sang-froid, de raisonner un homme, c'est à dire... raisonnablement, et de ne pas abuser de ces pénibles circonstances pour articuler des sottises. C'en serait une, à coup sûr, que de prétendre mêler la politique à un accident, certes lamentable, mais où la politique n'est absolument pour rien. On a presque honte d'avoir à réfuter des thèses aussi ineptes, dont l'ineptie excessive rendrait incompréhensible qu'elles aient pu paraître à la lumière, si la passion politique

n'était une force assez puissante et assez aveugle pour expliquer tout. D'ailleurs, depuis le jour même de l'inauguration, est-ce que les adversaires du ministère n'ont pas prétendu le rendre responsable de l'achèvement relatif des travaux? Est-ce que, d'autre part, certains de ses amis n'ont pas cru nécessaire, pour le disculper, d'affirmer que tout était prêt? Tandis que la vérité, évidente pour l'observateur impartial, est que tout n'est pas parfaitement prêt, mais pourra l'être dans quelques semaines, au moment où afflueront les visiteurs étrangers, — sans que, du reste, le gouvernement soit pour rien, ni dans l'état actuel, ni dans l'état prochain de l'Exposition, puisqu'il l'a inaugurée, mais ne l'a point faite, qu'il n'est ni exposant, ni ingénieur, ni maçon, et a trouvé, en arrivant au pouvoir, une entreprise mise en route et un personnel choisi par dix ministères antérieurs.

Etant donnée l'attitude adoptée à l'égard de l'Exposition par les adversaires du gouvernement, il était à prévoir qu'ils s'empresseraient d'inscrire à son passif les neuf cadavres de l'avenue de Suffren. La raison qu'ils donnent est faible. A supposer — ce qui est extrêmement contestable — que le gouvernement eût dû retarder l'ouverture de l'Exposition, ce retard n'eût rien changé à l'accident, attendu que la passerelle a écrasé des gens se promenant non dans l'Exposition, mais en dehors de l'Exposition, sur la voie publique. L'Exposition eût été fermée qu'il y aurait tout de même eu des passants dans l'avenue de Suffren. Il est vrai que, s'il n'y avait pas eu d'Exposition du tout, le Globe céleste n'aurait pas été construit et n'aurait certainement pas demandé la faveur de se relier par une passerelle à une Exposition qui n'existait pas. Alors, c'est le ministère qui a proposé de faire l'Exposition et le Parlement qui l'a votée qui seraient responsables. A moins que ce ne soit le premier individu — mort et oublié depuis longtemps — qui eût l'idée, il y a une centaine d'années, d'organiser des Expositions. Avec ce genre de raisonnements, on peut aller loin — mais, si loin ou si près qu'on aille, on est sûr d'arriver à l'absurde.

Il y a des responsabilités, mais elles ne sont pas politiques. Peut-être quelques exaltés trouveront-ils que la recherche en est, dans ces conditions, moins intéressante. Le public s'y intéressera. Il veut, et il a raison, qu'une enquête sérieuse dégage les véritables causes du désastre. Cela, non pas seulement pour la satisfaction de voir punir les fautes ou les imprudences, s'il en a été commis, mais, en dehors de toute idée de vengeance ou de châtiment, parce que la sécurité publique l'exige.

Certes, on doit le proclamer bien haut, la fragilité de la passerelle du Globe céleste, entreprise privée, n'autorise aucune conclusion contre la solidité des autres bâtiments de l'Exposition, construits par l'administration ou sous sa surveillance officielle. Il sera bon cependant de tenir compte des inquiétudes irrégulières des masses. C'est pourquoi il faut que les causes de la catastrophe soient connues, afin que le caractère exceptionnel en soit bien évident pour tout le monde. Et il faut, en outre, qu'un petit nombre de personnages compétents inspecte de nouveau toute l'Exposition, passerelles, palais, etc., fasse compléter les mesures de sécurité, si besoin est, et si elles sont complètes, en donne

postérité. "Garde ces folies, rends-les à ma mère, et c'est tout." "Sur ce, ma chère Marie-Thérèse, je t'embrasse bien fort, ainsi que Mme Varagniez; maman fait comme moi; nous embrassons aussi Robert et Alain; quant à Jean et à ton père, nous leur serons la main très fort, à l'anglaise.

"Réponds-moi à Biarritz, où nous demeurons une dizaine de jours.

"Après quoi nous prenons tranquillement la direction du Val-Rose.

"M. Silvère est-il arrivé? Faites-vous de la bicyclette? "Une bonne et longue réponse.

"A toi, "MARCELLE."

Mlle Varagniez sourit en parcourant ces quelques lignes. "Oui, elle avait de quoi lire. Cela la distrairait, chasserait les vilaines idées qui lui revenaient.

Elle marcha un bon quart d'heure, faisant un détour pour se retrouver à proximité du château, dans la prairie où, de la ferme, on menait paître les vaches.

Tout au bout du bois commençait, sur lequel des fenêtres du premier étage, par derrière, la vue s'étendait.

C'était un véritable morceau de forêt, avec une belle futaie, où les bûcherons du pays

trouvaient de quoi s'exercer de la cognée.

Deux ans plus tôt, à cette même époque, Albéric Soucaud le sabotier y venait tailler les arbres, dont il faisait l'acquisition, pour confectionner les sabots vendus aux marchands de la ville.

C'était à l'orée de cette forêt qu'avait lieu au lendemain de l'assassinat de Mme Varagniez, la dernière rencontre du jeune homme avec Chérie.

Marie-Thérèse ne connaissait pas ce détail, et elle ne songeait point en ce moment au drame dont elle ne voyait point l'exécution, elle, et qui s'acharnait à la poursuivre durant des jours, durant des mois.

En longeant le sentier qui y menait, en plein soleil, comme la prairie, elle n'avait qu'une idée, se trouver à l'ombre, là-bas, alors qu'elle venait de quitter, après l'allée des platanes, une charmille où les branches s'entrelaçaient, jusqu'à ne laisser passer aucun rayon.

Elle y fut assez rapidement. En quelques instants elle eut gagné l'éclaircie, presque l'entrée du bois, au milieu d'une petite clairière très verte.

Les rives aux échantures inégales, présentaient un enchevêtrement de lianes et de roseaux, de gros nénuphars blancs, au milieu de leurs larges feuilles, gardaient sur l'eau immobile une immobilité que rien ne troublait.

Et tout autour de cette eau endormie, au-dessus de la tête, c'étaient les ramages des oiseaux, maîtres de la forêt; de temps en temps le cri du coucou ou un silence soudain, complet, rompu encore dans un concert de chants doux ou d'éclats stridents.

La jeune fille s'assit au pied d'un hêtre; le tronc, singulièrement creusé, formait une espèce de siège naturel.

Adossée à l'arbre, dont les petits hêtres ailes, effarouchés, partaient fort loin, elle prit le premier feuillet double, en papier pelure, du journal de Marcelle.

"Paris-Bordeaux, 25 juillet. — Train rapide, wagons de luxe, voyage banal, excepté pendant l'heure que nous passons à une petite table du restaurant, une diversion, un incident qui eût pu avoir des suites graves, si ce n'avait pas été un incident.

"Nous nous étions fait inscrire pour le second ou troisième service, je ne me rappelle plus, enfin, peu pressées de déjeuner, la trépidation du trajet ne nous mettait pas précisément en appétit.

"Beaucoup de monde, du reste, à cette fournée, — deuxième ou troisième, — le détail reste sans importance.

"Les trains en cette saison sont vraiment détestables; serrés dans les compartiments comme des harengs en cage, quand vous avez une apparition dans les couloirs, vous êtes cer-

taines de vous sentir effleurer par trop indiscrètement, au passage, par un monsieur qui pense que vous êtes là pour lui, et qui a l'air immédiatement de considérer la personne qui vous accompagne, — maman, par conséquent, — comme une gêneuse.

"Ou bien, sans vous en douter, vous vous postez devant une certaine porte à laquelle vous n'avez point fait attention, ne vous étant pas trouvée dans la nécessité de l'ouvrir pour votre compte personnel.

"Et alors, les yeux qu'on vous roule de droite ou de gauche, les pardons discrets ou impatients, qu'on vous prononce à l'oreille quand vous avez l'entêtement de ne pas démarrer...

"Ou encore, le couloir est enfumé d'un bout à l'autre, par les cigares, de quelques spécimens du sexe laid, qui vous condamnent à voyager dans une tabagie, ou à tirer la boîte du susdit compartiment où vous étouffez tous, malgré la ventilation de la portière.

"Pourquoi dans les trains fin de siècle, n'y a-t-il pas de compartiments pour les bipèdes, qui usent et abusent de la nicotine?"

"Il fait chaud à voyager, en juillet!"

"Bref, l'incident du wagon... "Voilà-t-il pas que sous un tunnel, très court nous a-t-on affirmé après, le train s'arrête... nous n'avons jamais su pourquoi, peut-être une minute en tout;

mais une minute d'arrêt sous un tunnel, pendant qu'on mange surtout, c'est très long.

"Une dame, qui n'était pas maman, ce qui m'a étonnée, car elle est d'un peureux en chemin de fer! jette un cri perçant.

"Un accident, une rencontre... cela va être une rencontre. "Vite la sonnette d'alarme... Une énorme personne rent à tout prix passer par une glace baissée, je vois vaguement deux bras d'homme la retenir.

"Tout le monde s'agite, se précipite, les assiettes, les verres par terre.

"Maman, qui me paraît verte sous les lampes jaunes, me dit: "Mon petit ne bougeons pas, mourons ensemble."

"Mourir, mais je n'y tiens pas du tout, on ne meurt pas comme cela.

"Le train reprend sa marche, au moment où je me sens étreint violemment sur un cœur qui bat très fort, et je me mets à l'embrasser, coup sur coup, ma pauvre chère mère. C'est à ce moment-là qu'on voit combien on s'aime.

"Le convoi s'ébranle, nous sommes hors du tunnel.

"Sauvés.

"Un employé se précipite: qui a touché le bouton d'alarme?"

"Le monsieur qui retenait la grosse dame, retombé sur son siège — le monsieur — se lève, gêné plutôt du contact entre un corps bizarre très mou, et son

Le soleil à un mètre!

En l'absence de la Lune, qui, en ce moment, ne montre à la Terre que son dos, le gigantesque télescope du palais de l'Optique à l'Exposition de Paris a été essayé ces jours derniers par M. Gautier, son constructeur, sur le Soleil.

Le succès a dépassé, dit-on, toute prévision. A peine le grand miroir fut-il tourné vers l'astre radieux, une image d'une pureté surprenante, et non encore égale, fut projetée par les lentilles.

Les observateurs, munis des instruments les plus puissants, n'avaient observé sur le disque solaire que des taches à peine perceptibles, qu'ils considéraient comme insignifiantes. L'image projetée par le télescope du palais de l'Optique a montré, vers la région centrale, une tache singulièrement nette, dont tous les détails se détachaient avec une précision inouïe.

De plus, ce merveilleux appareil a exposé d'emblée un phénomène qui n'avait été jusqu'ici aperçu que très difficilement, en de rares circonstances, et plutôt deviné que vu: nous voulons parler de ces aspérités lumineuses qui donnent à la photosphère l'apparence d'une peau de chagrin qui serait embrasée.

Jusqu'ici, ces sortes de bouillonnements ignés n'avaient pu être étudiés que sur le bord extérieur du Soleil, au moment des éclipses totales. C'est là qu'on avait reconnu que la surface de l'astre n'est pas unie, mais qu'elle est agitée comme un océan en furie.

Avec le télescope du palais de l'Optique, on a vu distinctement et directement, non plus au bord, mais sur la masse même, les vagues de flammes en mouvement.

Dans la journée même, le résultat de cette observation a été transmis à M. Maurice Loewy, à l'Observatoire, et il fera l'objet d'une communication à la première séance de l'Académie des sciences.

C'est donc un splendide début pour le télescope du palais de l'Optique.

Seulement, ces observations solaires ne peuvent être que rapides et rares. Il est à craindre, en effet, que la chaleur projetée par les rayons solaires et concentrée sur les lentilles apporte de légères déformations à la surface si délicate de ses blocs de cristal. On sait que, pour les polir, le contact même de la main ou d'un corps quelconque est dangereux. Il a fallu agir, sur le miroir et les lentilles du palais de l'Optique, pour ainsi dire à distance et sans contact direct. A plus forte raison, une exposition prolongée à la chaleur solaire risquerait-elle d'altérer ces merveilleuses de précision.

On ne peut encore commencer, sur la Lune, les observations directes. Le 1er mai, elle est passée au méridien à 2 h. 21 secondes; elle n'était pas du tout visible après le coucher du soleil.

Le mercredi 2 mai, passant au méridien à 2 h. 1 m. 34 secondes, elle n'était visible qu'un instant après le coucher du Soleil.

Jeudi 3 mai, on commença à la voir pendant une heure après le coucher du Soleil, c'est-à-dire de sept heures et quart à huit heures et quart.

A partir de ce jour, les observations ont pu devenir régulières, quand le temps était favorable. Mais le premier soin des astronomes, avant de convoier le public à regarder la Lune de si près qu'on la croira toucher, sera d'en prendre des photographies.

La pleine Lune apparaîtra en tout son éclat vers le milieu de mai, c'est-à-dire aujourd'hui ou demain.

Il n'est pas douteux, à présent, que l'instrument du palais de l'Optique donne les résultats espérés, et au-delà!



PORFIRIO DIAZ, Président de la République Mexicaine.

Mexicaine.

Suite et fin.

— De souverain jamais je n'en ai eu, reprit Porfirio avec orgueil, et je serai toujours l'ennemi des ennemis de mon pays.

— Cela se peut, continua ironiquement Bazaine, mais rappelez-vous que vous avez manqué à votre parole à Puebla.

— C'est faux, s'écria Porfirio; jamais je n'ai manqué à ma parole.

Bazaine se fit alors apporter le dossier des prisonniers de guerre. Il lut ce qui regardait le général Diaz: «Je jure, avait déclaré ce dernier, de défendre de toute mon âme la cause de la liberté de mon pays et je reconnais aux Français le droit de me surveiller.»

Voilà comment il se était évadé sans forfaire à l'honneur. Bazaine saisit l'énigme et le combla d'éloges.

C'est une tâche ardue que de changer l'histoire d'un peuple: L'Espagne de 1808 l'avait bien fait voir à Napoléon Ier. Son neveu, lui — un idéologue, — ne s'en doutait même pas. Il s'imaginait que les peuples sont comme les fleuves: qu'il suffit de percer une montagne pour en détourner le cours. Mais le Mexique se chargea de lui enseigner l'alphabet de la philosophie politique. Présidé d'un côté par les troupes républicaines qui représentaient partout le drapeau, d'un autre par le cabinet des Etats-Unis dont la doctrine Monroe réglait la conduite; sollicité aussi par l'opinion, qui en France s'était toujours montrée hostile à l'intervention et qui devenait plus en plus menaçante: enfoncé dans une impasse, il prit le honteux parti de faire volte-face et d'abandonner Maximilien à sa malheureuse destinée. Porfirio comprend vite que le Waterloo de l'empire mexicain n'est pas loin. Il se multiplie sans se diviser jamais. Toujours à l'affût de l'ennemi, à Mathusalem il le taille en pièces, et, s'il lui laisse le temps de reformer ses bataillons, ce n'est que pour mieux l'écraser dans Oaxaca, où il entre étouffé sous les fleurs. Le 2 avril 1897, au moment où il faut un miracle, il reprend Puebla par un de ces coups d'audace qui doivent autant à la tactique qu'à la bravoure et qui font du vainqueur un stratège non moins qu'un héros. Puebla est le premier fleuron arraché à la couronne impériale et il ne lui en reste plus que deux. Queretaro et Mexico: celui-ci le théâtre, celui-là le tombeau.

Porfirio va droit au théâtre, où il y a encore quelques acteurs qui jouent dans la coulisse l'épilogue du drame impérial. Il l'ignore pas que le tombeau est ouvert et que la mort a déjà fait son choix.

A d'autres il laisse le soin de le sceller.

Le 20 juin, il s'empare de la ca-

pitale. Le pauvre Maximilien avait été fustigé la veille. L'Empire était fini. Juarez rentre le 15 juillet à Mexico au milieu de réclamations d'un peuple ivre de son triomphe; mais le héros de l'époque, ce n'était ni Don Benito, ni Escobedo, ni nul autre: c'était le général Diaz. A lui revenaient les honneurs et les récompenses, à lui les vivats de la foule et les remerciements du parti; mais lui, aussi modeste après la victoire qu'indomptable dans la mêlée, semble se dérober aux manifestations non équivoques de la reconnaissance publique et abandonne à plus ambitieux que lui l'encens et les couronnes du Capitole. Il se retire tranquillement dans une ferme qu'on lui donne en cadeau, aux environs d'Oaxaca.

C'est là qu'il va goûter, après les fatigues des bivouacs, les douceurs de la vie de foyer. C'est là qu'en compagnie d'une femme charmante il va se reposer de ses travaux, de ses blessures et de sa gloire, comme le grand Condé à Chantilly, entre deux victoires. Il ne lui viendra aucune tentation de tramer des révolutions: il les laissera se faire toutes seules. Il ne renversera aucun gouvernement; il les laissera tomber d'abord dans l'estime publique, puis dans la conscience même de ceux qui les dirigent. Le jour où il reprendra son épée, ce sera à l'appel du peuple, et tout simplement pour assurer le règne des lois et terrasser l'hydre de l'anarchie. Ce sera quand le mouvement sera autant dans les faits que dans les esprits et la seule fin de pacifier les esprits et les faits. Il profitera du coup de main, je l'accorde; mais, là encore, la volonté nationale l'éleva plutôt qu'il ne s'éleva lui-même.

Voilà vingt ans qu'il gouverne le Mexique, à part un interrègne de quatre ans, et voilà vingt ans que le Mexique dort tranquille à l'abri de son nom et de son sabre, ne s'agitant plus que pour les luttes de la paix, du progrès et de la civilisation. Qu'il vive encore vingt ans, et son œuvre est immense; encore cinq périodes, et il a fondé un peuple en régénérant un pays!

A mon avis, ce grand mérite de sa carrière politique, et ce qui fera certainement le plus beau de sa gloire, ce n'est pas tant d'avoir ouvert des lignes de chemins de fer et placé haut à l'étranger le crédit de son gouvernement, que d'avoir opéré la réconciliation des partis et clos l'ère des révolutions.

Il a fait plus qu'aucun autre avant lui: il a donné vingt ans de paix à sa patrie et dans ces vingt ans sa patrie, sous sa puissante main, a marché, comme le siècle, dans la voie du développement et de la richesse. Car le crédit, les chemins de fer, toutes les œuvres de l'industrie, ne sont, à tout prendre, que le fruit de la tranquillité publique et de la confiance que les citoyens témoignent à ceux qui les gouvernent. Un pays déchiré par les factions est un pays fatalement arriéré.

Voici ce que comprit Porfirio Diaz. Dès son arrivée au pouvoir, il sentit lui monter au cœur l'horreur du passé, et de suite il prit des mesures énergiques et souverainement efficaces pour assurer le présent et préparer l'avenir. Veux-je dire par là qu'il ait dissipé tous les ferments de discordes? Non, l'homme est toujours l'homme: au Mexique comme ailleurs, il existe encore des partis et les partis ont parfois trop de passions pour rechercher les raisons des choses et connaître de conduite du pouvoir. Mais ce que je veux laisser entendre, c'est que tous les partis se perdent en lui, également confiants dans son énergie, également décidés à le maintenir à la place qu'il occupe. Tout le monde le verrait tomber ou se retirer avec peine et peut-être même avec crainte; car, lui déchu ou en retraite, qui oserait dire ce que serait demain?

«Porfirio, c'est l'homme qu'il nous faut, me disait un jour un des plus dignes évêques du Mexique: sous lui, les arbitres se taisent, le commerce granit, l'agriculture se développe, l'industrie

s'établit, la religion se rassure, le pays se transforme. Nous le voudrions immortel ou du moins capable de vivre autant que Mathusalem.»

Ce prélat voyait clair. Il avait le sentiment des besoins de sa patrie et de ses temps.

Chose curieuse, les radicaux, car il y en a ailleurs qu'à Paris, tiennent le même langage. «Je voudrais qu'il formât une dynastie, s'exclamaient l'un des plus farouches; plus il gouverne, plus le Mexique devient national!»

J'ai entendu, cent fois, des vieux conservateurs, des anciens impérialistes, raisonner de même. Je suis sûr que Marquez lui-même, depuis son retour à Mexico, ne forme pas d'autre vœu.

C'est que, pour dire toute la vérité, le général Diaz est comme l'incarnation du Mexique tout entier. On ne l'appelle que Porfirio, comme dans les pays monarchiques on dit Nicolas, Guillaume ou François-Joseph. On le sait bien: sans être roi ni empereur, il possède sous son titre démocratique de simple président, sous ses apparences de premier des citoyens, l'autorité indiscutée, le prestige universellement reconnu, l'affection populaire des empereurs et des rois. On lit publiquement sa vie, écrite par Baneroff, comme une des plus belles pages de l'histoire nationale. Moi-même, je l'ai entendu dans un réfectoire de collège ecclésiastique, et cela m'attendrissait, parce que cela a une immense signification.

Mais je sais le point sur lequel on va m'interpeller: «Ce chef d'Etat a-t-il des croyances? Possède-t-il une foi religieuse?» Je n'en doute pas.

Quand on a fait, pendant près de cinquante ans, l'histoire de son pays; quand on a vu d'à côté le néant de tant de choses et l'écrasement de tant d'ambitions; quand, par-dessus le marché, on réunit dans sa nature beaucoup de raison à beaucoup de sensibilité, il arrive une heure où l'on cesse de dire: Je crois en moi! pour s'écrier dans le fond de l'âme: Je crois en Dieu!

D'ailleurs, cette âme qu'on dit de fer a des sentiments admirablement généreux.

Voilà peu de temps, à ce qu'on raconte, dans une heure intime, Porfirio Diaz se mit à repasser sa vie. C'était un soir d'automne, sur la terrasse majestueuse de Chapultepec. L'énorme volcan d'en face, tout baigné de lumière sous le ciel empourpré de feu, exerçait sur son imagination une terrible puissance de mélancolie, un sauvage effet de tristesse et, peut-être même, de découragement. Selon son habitude, le Président de la nation mexicaine faisait seul, seul avec sa conscience, à la tombée du jour, les cent pas séculaires qui couvraient de leur ombre les désespoirs de Montezuma et les rêves dorés de Charlotte et de Maximilien. Après plus d'un quart d'heure de silence, pendant lequel il plongait de longs regards sur sa capitale, qu'il s'étendait à ses pieds dans la brume transparente et ruinaut tous les hasards de cette redoutable loterie qui s'appelle la vie, un témoin, surpris de cette méditation, lança une interrogation.

«Je revois ma vie, répondit Porfirio, et je constate que j'ai peu fait en comparaison de ce qu'il me reste à faire. J'ai empêché plusieurs révolutions, j'ai fondé le crédit national, j'ai créé l'industrie et développé le commerce; j'ai ouvert, par les chemins de fer, nos immenses solitudes à la colonisation; j'ai introduit le Mexique dans le concert des peuples civilisés des Deux-Mondes. Mais, ai-je travaillé à réhabiliter l'Indien à ses propres yeux et aux yeux de ses semblables? Tant que je n'aurai pas fait cela, mon œuvre demeurera inachevée et je la continuerai sans défaillance.»

Jamais, ni à Oaxaca, ni à Puebla, ni à Mexico, Porfirio Diaz n'avait révélé tant de grandeur et de génie que ce soir-là.

«C'est un homme qui a fait, pendant près de cinquante ans, l'histoire de son pays; quand on a vu d'à côté le néant de tant de choses et l'écrasement de tant d'ambitions; quand, par-dessus le marché, on réunit dans sa nature beaucoup de raison à beaucoup de sensibilité, il arrive une heure où l'on cesse de dire: Je crois en moi! pour s'écrier dans le fond de l'âme: Je crois en Dieu!»

D'ailleurs, cette âme qu'on dit de fer a des sentiments admirablement généreux.

Voilà peu de temps, à ce qu'on raconte, dans une heure intime, Porfirio Diaz se mit à repasser sa vie. C'était un soir d'automne, sur la terrasse majestueuse de Chapultepec. L'énorme volcan d'en face, tout baigné de lumière sous le ciel empourpré de feu, exerçait sur son imagination une terrible puissance de mélancolie, un sauvage effet de tristesse et, peut-être même, de découragement. Selon son habitude, le Président de la nation mexicaine faisait seul, seul avec sa conscience, à la tombée du jour, les cent pas séculaires qui couvraient de leur ombre les désespoirs de Montezuma et les rêves dorés de Charlotte et de Maximilien. Après plus d'un quart d'heure de silence, pendant lequel il plongait de longs regards sur sa capitale, qu'il s'étendait à ses pieds dans la brume transparente et ruinaut tous les hasards de cette redoutable loterie qui s'appelle la vie, un témoin, surpris de cette méditation, lança une interrogation.

«Je revois ma vie, répondit Porfirio, et je constate que j'ai peu fait en comparaison de ce qu'il me reste à faire. J'ai empêché plusieurs révolutions, j'ai fondé le crédit national, j'ai créé l'industrie et développé le commerce; j'ai ouvert, par les chemins de fer, nos immenses solitudes à la colonisation; j'ai introduit le Mexique dans le concert des peuples civilisés des Deux-Mondes. Mais, ai-je travaillé à réhabiliter l'Indien à ses propres yeux et aux yeux de ses semblables? Tant que je n'aurai pas fait cela, mon œuvre demeurera inachevée et je la continuerai sans défaillance.»

Jamais, ni à Oaxaca, ni à Puebla, ni à Mexico, Porfirio Diaz n'avait révélé tant de grandeur et de génie que ce soir-là.

HENRI DE MELVAL.

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N.O.

60 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaigne.

TROISIEME PARTIE.

III

(Suite.)

"Biarritz, 28 août.

"Excuse le manque de mo-

destie qui m'a portée à recommander ma prose; tu ne devinerais jamais pourquoi.

"Maman, qui est venue farfouiller dans mon buvard, pendant que je prenais un bain délicieux, au sein d'une mer couleur d'émeraude, et qui a lu tout au long ce que je destinais à toi seule, cela m'est égal d'ailleurs, tu le sais, elle et moi, nous n'avons pas l'une pour l'autre de secrets, et, si elle en avait, je saurais bien les évanter, maman donc prétend qu'il ne faut pas que cela s'égaré à la poste, qu'elle te redemandera ce gr